

Jeanne
HOFFSTETTER

PIERRE CLÉMENTI

roman

DENOËL

H Jeanne HOFFSTETTER

PIERRE CLÉMENTI

Jeanne Hoffstetter
est journaliste.

Pierre Clémenti est
son premier roman.

On se souvient de Pierre Clémenti, acteur fétiche des années 60, jeune séducteur sadique dans *Belle de jour*, apprenti libertin chez Deville, ou encore incandescent héros pasolinien. Pierre Clémenti l'excentrique, le poète, l'homme blessé aussi par une histoire de prison venue, en plein cœur des turbulentes années 70, jeter une ombre sur sa fulgurante carrière. Après qu'il nous a brutalement quitté, Jeanne Hoffstetter, son amie et sa confidente, se souvient, elle aussi. Pour tenter de saisir cet homme caméléon, pour faire affleurer une dernière fois sa beauté sulfureuse, elle tisse un monde entre fiction et souvenirs. Des trottoirs de Saint-Germain-des-Prés à la Factory d'Andy Warhol, des milieux littéraires aux hôpitaux psychiatriques, on y croise Jean Genet et Roger Blin, Maurice Béjart et Philippe Garrel, Dominique Isserman et Jean-Pierre Kalfon, et tous ceux qui firent les belles heures d'une époque trop séduisante pour n'avoir pas été dangereuse.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25728.8  08.06
ISBN 2.207.25728.2
22 €



Hélène Breillat. C'est durant le tournage, début octobre, qu'il apprend que la Cour de cassation de Rome vient enfin de le déclarer innocent dans l'affaire pour laquelle il a enduré près de dix-huit mois de prison. Il n'est plus dehors « faute de preuves » mais tout simplement parce qu'il vient d'être reconnu innocent !

À Bruxelles, un jeune metteur en scène caresse l'idée de faire tourner celui dont chaque apparition sur le grand écran l'impressionne – *Belle de jour*, *Benjamin*, *Partner* et plus encore *Porcherie*. Il a jusqu'alors réalisé deux courts-métrages particulièrement remarquables et primés plusieurs fois. Lorsqu'il apprend que Pierre Clémenti joue dans une pièce au festival d'Avignon, il prend sa voiture et se précipite. Emballé par sa prestation, il le rencontre et lui parle en détail de son projet, raconte qu'il est frappé par le fait que l'on commence à voir dans sa ville des visages maghrébins. Qu'y a-t-il derrière ces visages ? L'idée germe dans son esprit d'une histoire, ou plus exactement de faire exister un personnage à partir de matériaux visuels et sonores. Il y aurait Pierre, journaliste, et Salah un jeune Tunisien, ainsi que l'amie de Pierre et leur petit garçon. L'histoire trouverait ses racines en 1952, là-bas dans le Sud tunisien où les partisans de Ben Youssef (nasseristes) s'opposent à ceux du Nord, partisans de Bourguiba et de la coopération franco-tunisienne. Les luttes meurtrières entre les deux partis laissèrent de nombreux orphelins dont le jeune Salah venu trouver refuge en Belgique où commencerait et s'achèverait le film. C'est une histoire de solitude et de main tendue, de culpabilité, une dénonciation politique, une

méditation, une réflexion sur la responsabilité de chacun vis-à-vis de l'autre, une quête baignée par la musique de Monteverdi et les chants berbères. Jean-Jacques Andrien explique que Salah et Pierre font connaissance à Bruxelles où ils volent à la tire. Il dit qu'entre eux, alors que rien ne semble les rapprocher et que jamais Pierre ne cherche à savoir qui est réellement Salah, naît l'amitié. La caméra se contentera de suivre Pierre dans son quotidien. La seconde partie se déroulerait dans un petit village du Sud tunisien où Pierre, muni des papiers de son ami retrouvé mort dans des circonstances mystérieuses, s'est installé pour découvrir qui était cet ami qu'il n'avait au fond jamais cherché à connaître. Voici, très simplifiée, l'histoire. Le réalisateur a déjà beaucoup travaillé à son récit, il a vécu six mois sur place pour écrire son scénario, faire des centaines de photos en partageant la vie des autochtones, en enregistrant les bruits du quotidien, les sons de la nature, ainsi que des chants berbères. On ne vient pas impunément bouleverser la tranquillité de ces villageois accrochés à leur anonymat. Pressé de questions par les journalistes, Jean-Jacques Andrien refuse de leur révéler le nom de « son » précieux village. Sa tâche terminée, il a décidé de confier les dialogues à l'écrivain français Franck Venaille. « Je vais le faire ! » répond Pietro totalement séduit par le script, autant que par ce long travail réalisé en amont. L'exigence perceptible de ce jeune réalisateur lui plaît, il ne doute pas une seconde qu'ils sont faits pour s'entendre et le voilà qui déjà s'évade au cœur de l'histoire. Là-bas... Là-bas... dans ce village anonyme de commencement du monde il va renaître, il sera acteur, il sera poète, rien de plus. Les premières prises sont prévues l'an pro-

chain en Belgique, d'ici là les deux hommes se retrouveront à Paris pour des séances de travail.

Lorsqu'il reçoit un coup de téléphone de Fred Haines l'incitant à lire le script du *Loup des steppes* qu'il compte réaliser après sept années de travail, d'espoir, de frustration et de joie, Pierre hésite. Le tournage devrait se dérouler sur un an et Pablo, le personnage aux pouvoirs étranges que le réalisateur souhaite lui confier, entraîne le loup des steppes dans son théâtre magique en lui offrant des drogues afin qu'il découvre, plutôt que de songer au suicide, des mondes merveilleux que l'œil ne perçoit pas. Il hésite bien sûr, comment ne pas douter alors que l'on vient de passer dix-huit mois en prison pour une affaire de drogue ? Cependant, le synopsis lui plaît, le rôle est intéressant, il n'a pas lu *Le Loup des steppes* d'Hermann Hesse, mais il avait beaucoup aimé *Narcisse et Goldmund* qui lui avait tenu un temps compagnie dans sa cellule. Et puis quoi ! Un acteur est fait pour jouer, un tel rôle ne se refuse pas, donner la réplique au grand Max von Sydow non plus. Il accepte.

– Allô ! Dominique ? Tu parles l'anglais couramment toi ?

– Oui, pourquoi ?

– Je viens de signer un contrat pour *Le Loup des steppes* et je suis loin de parler correctement l'anglais. Il y a un problème là ! Tu viens avec moi en Suède.

– En Suède ?

– Oui, tu verras, j'organise tout.

Pietro à cette époque vit une aventure amoureuse avec la fille du directeur d'un grand théâtre de Stockholm, la presse parle d'elle de temps à autre, elle est aussi comédienne. Dominique Isserman trouve l'idée assez saugrenue mais elle est

partante. Afin de mettre tous les atouts du côté de l'acteur, elle décide de lui faire répéter son rôle phonétiquement, avec un bon accent, et finit par trouver cette expérience extraordinaire. Fin prêt à la date voulue, elle l'accompagne en Allemagne où le tournage a lieu. Pierre semble retrouver sa gaieté, il adore les situations « limites » et prend un malin plaisir à faire des farces à l'un ou à l'autre. Avec Dominique, il joue les grands frères... jusqu'à un certain point : qu'un homme succombe au charme de sa belle amie et les choses se gâtent, il fait l'enfant, joue le bâton dans la roue et puis bah ! il ôte un de ses pulls, balance son écharpe, allume une cigarette, sourit et fait son prince.

Son rôle lui plaît, il est ce beau saxophoniste, cet « homme joyeux, intelligent et enfantin » qui tend à Harry Haller-Max von Sydow des pipes d'opium. Au reste, tous les deux s'entendent bien.

On avait dit que sa carrière serait terminée, qu'il serait désormais la bête noire du cinéma. ON est un chien tapi dans l'ombre, prêt à mettre en pièces son ami de toujours parce qu'il a peur, parce qu'il est pris de folie. Au regard de certains l'acteur n'existe plus, pourtant il tourne, les films pour lesquels il est sollicité durant les deux années qui suivent son retour en France s'entrecroisent ou s'enchaînent. À Amsterdam, Dusan Makavejev s'apprête à tourner *Sweet Movie*, ses partenaires sont Carole Laure et Anna Prucnal. Le tournage de ce film délirant s'avère difficile, tous sont épuisés et Pierre retrouve ses démons le soir dans les coffee shops, entraînant derrière lui qui veut le suivre dans son théâtre magique... Anna Prucnal admire à nouveau la beauté de son partenaire, son intelligence, mais le trouve un peu narcissique, parfois même légèrement misogyne. La scène

infernale qui les met elle et lui dans un bain de sucre lui pose problème, ce couteau l'embarrasse, et puis c'est l'hiver, ils meurent de froid, elle n'en peut plus, malgré son désir d'en finir, rien à faire elle ne parvient pas à crever le ballon plein de sang et manque plusieurs prises. Pierre s'impatiente lui aussi, pour sortir de l'impasse où ils se trouvent il ne voit qu'une solution : la mettre en colère !

– Ça fait maintenant trois heures que l'on est nus dans ce sable tous les deux, et je n'ai pas bandé une seule seconde ! lui lance-t-il à la figure.

Il a frappé fort et juste comme il sait le faire, elle est vexée, peinée, et – le comble – note qu'il semble s'amuser à l'humilier. Au fil des jours elle l'observe, remarque qu'il peut être susceptible, qu'il lui arrive parfois de piquer des crises pour telle ou telle chose, seulement voilà, il a comme personne l'art de rendre beau tout ce qu'il touche et il sait aussi se montrer si gentil et attentionné qu'on ne peut que lui pardonner ses travers. Elle pense que Pierre est un être complexe, un ange déchu fragilisé par cette réussite qu'il persiste à refuser, un homme que finalement elle trouve adorable...

En mai 1974 il joue aux côtés d'Anny Duperey sous la direction de Jean-Louis Barrault au théâtre d'Orsay, *Isabella Morra* d'André Pieyre de Mandiargue. Comme il se passe souvent quelque chose là où passe Pierre Clémenti, la répétition générale est assortie d'un gag imprévu : alors qu'il aurait dû arriver sur scène en compagnie de ses deux partenaires sur une moto-cyclette de 125 centimètres cubes mise à sa disposition, il déboule sur sa 350 (une concession faite à la seule condition qu'il ne dépasse pas la première vitesse), démarrée trop tard et

trop fort et manque de blesser une personne. Il s'en sort avec un sermon de Jean-Louis Barrault et les représentations suivront leur cours normalement.

Ma plume est parfois capricieuse et bien que je me montre intraitable en restant là, vissée sur ma chaise, lui intimant l'ordre d'écrire, rien à faire elle s'y refuse et me renvoie aux pensées indisciplinées, un peu folles parfois, qui peuplent mon esprit. Elle attend, je le sais, que je mette un peu d'ordre dans tout ça, que je prenne à nouveau du champ, que je cesse de la mettre au travail par principe, avant le chant des klaxons, que j'admette enfin que la laisser respirer n'est pas temps perdu. Elle m'envoie quelquefois voir au café de Flore... Tu souris, mais tu vois, je trouve plus joli d'écrire le café de Flore, bien que, dans le langage courant je dise comme tout le monde le Flore. Elle m'envoie disais-je au café de Flore voir si par hasard tu ne t'y caches pas. Elle m'envoie faire un tour non loin de chez nous, rue Amélie, où tu me fis si peur certains jours sur ce petit balcon sans rambarde, à te pencher, te pencher au-dessus du vide face au commissariat. Quatrième ? cinquième étage ? J'ai oublié et l'immeuble a été rénové, la plaque de béton, en avancée, véritable incitation à tenter le saut de l'ange, cette plateforme inquiétante n'existe plus. Sur le trottoir d'en face, je lève le nez et l'odeur du bouillon de poireaux que nous préparions en nous amusant « pour te purifier », l'odeur de ce bouillon me chatouille les narines, me remplit de tristesse, à cet instant tu me manques. Te l'ai-je dit ? C'est ici, dans cette même petite rue du VII^e arrondissement, au numéro 19, dans une chapelle désaffectée, que les éditions Denoël, qui ont soutenu notre pro-

jet, s'installèrent en 1932 portées par le succès des œuvres de Céline et d'Artaud. Toi qui étais attentif aux signes du destin, je crois bien qu'avec nous, durant des années, il s'est amusé !

Elle a raison, ma plume, une journée dure vingt-quatre heures, il faut prendre le temps de nourrir son imaginaire... Dans une heure, deux peut-être, j'écrirai mais, en attendant, je largue les amarres et caresse mes souvenirs. Je revis mes rencontres, dans ma tête des portraits se dessinent... Pietro l'arrogant, le joli macho, Pierre le farceur, le tendre, le généreux, le sentimental... L'ami. Pierre Clémenti, l'homme perdu à la recherche d'un Dieu, d'un guide se voulant lui-même le sauveur des laissés-pour-compte et des cancrelats profiteurs auxquels il apportait lumière et chaleur humaine. Pierre en son église habité par Dieu tout-puissant, qui pensait rendre le monde meilleur, et sauver les âmes en perdition. Je vois se dessiner un acteur tentant désespérément de retenir ses rêves de jeune homme, de faire ressurgir ses ambitions de jeunesse enfouies sous trop de douleurs, et piétinées par des parasites qui ne lui arrivaient pas à la cheville.

« Croyez-vous en Dieu ? » avait-on demandé à Einstein. « Dites-moi ce que vous entendez par Dieu et je vous dirai si j'y crois », avait-il répondu. Toi, Pierre, l'enfant de misère, avais su trouver un chemin bordé de roses et t'y étais engagé le cœur débordant d'enthousiasme, les cueillant une à une, respirant leur parfum tu avais croisé le diable et l'avais pris pour Dieu.

Derrière les envolées délirantes dont tu étais parfois capable, je ne voyais nulle trace de folie, mais seulement la force hallucinante de l'imaginaire, la sensibilité extrême d'un artiste capable de percevoir l'imperceptible. L'imaginaire devenant pour toi

réalité, quand nous restions, nous, à la porte. Je songe aux cahiers dont tu noircissais inlassablement les pages depuis si longtemps et qui se trouvent dispersés ici et là, gardés jalousement par les uns, négligés ou perdus par les autres. À l'aune des quelques écrits que tu m'as laissés, je ne puis m'empêcher de rêver qu'une personne qui t'aimait puisse à son tour entreprendre des recherches, convaincre celles ou ceux qui détiennent ces cahiers, ces lettres, de les lui confier de sorte qu'ils soient lus, déchiffrés, triés, élagués et que soit soumis à un éditeur ce journal de vie, d'amour et de mort que j'imagine poignant. Ce journal auquel tu confiais ce que ton entourage ne soupçonnais pas, je m'en suis aperçue.

L'idée de mourir me revenait sans cesse comme une dernière solution.

J'entends la voix de ton ami, le peintre Frédéric Pardo :
– Pierre ? Généreux, délirant, génial... Beau à tomber par terre. Sa façon de bouger, de sourire, sa façon d'être dans la vie, pas carriériste du tout, faisait que tout le monde était fasciné par lui. Quand vous aviez connu Pierre et qu'il vous avait adopté, c'était comme si vous aviez vécu toute votre vie avec lui. C'était un poète, Pierre, un acteur, mais un acteur poète ! Malheureusement il y avait en lui ce côté autodestructeur.

J'entends François-Marie Banier me dire qu'avant de te rencontrer il t'avait trouvé extraordinaire dans *Belle de jour*, qu'ensuite il avait entendu parler de toi comme étant lié à une femme exceptionnelle, une mécène, lettrée et très intelligente qu'il admirait lui-même, Marie-Laure de Noailles. Pour par-

ler de toi nous nous installâmes chez Lipp, boulevard Saint-Germain. Je savais qu'il avait été le dernier protégé de la fantasque vicomtesse, qui croyait dur comme fer à son talent, il publie à l'époque son premier roman, *Les Résidences secondaires*, et plus tard ses photos feront le tour du monde. Je savais qu'une tendre et profonde amitié vous unissait, qu'au-delà de vos différences, votre humour, l'amusement qui était le vôtre à mettre les pieds dans le plat, à provoquer des situations limites, votre façon de vivre selon votre bon plaisir, votre goût pour les arts et la littérature avaient tissé entre vous ce lien dont j'entendis souvent parler.

– C'était un fantastique lecteur et notre amitié s'est forgée sur l'écriture, la littérature, la poésie, la peinture.

Nous parlâmes donc de toi, il se souvenait en souriant d'une phrase de votre amie commune à ton adresse : « C'est un corbeau qui vous mange le cœur. » Il me raconta ton retour en France.

– Il avait besoin d'appui, de rire, il était très exalté et très avide de refaire du cinéma.

Il partit te rejoindre à Avignon, comme tu le lui avais demandé, et passa avec toi, qui jouais dans le spectacle de Marc'O, quelques jours là-bas, le temps de confondre le patron d'un hôtel où tu résidais, lequel patron avait profité d'un tapage nocturne dont tu n'étais pas responsable pour convoquer la police et faire perquisitionner ta chambre, celle d'un drogué, d'un ex-taulard qu'il aurait pris plaisir à écraser davantage. Ainsi sont certaines gens, fascistes, bêtes et méchants. Le mauvais coucheur fit chou blanc, pas l'ombre d'une substance illicite, tu étais clean. Ton ami François-Marie voulait porter ce scan-

dale plus loin, toi, tu préféras calmer le jeu, et l'aventure se termina dans le rire.

– Pierre ne réglait jamais ses comptes. Pour les farces, c'était la même chose, une fois faites il ne s'appesantissait jamais et passait à autre chose.

L'écrivain avait posé son casque de moto sur la chaise à côté, le rez-de-chaussée était encore quasi désert, j'ai toujours aimé cette sorte de vide blotti entre les va-et-vient de la journée et les festivités de la nuit. Je vous suivis, en l'écoutant, à Marrakech où vous fîtes ensemble plusieurs séjours chez des amis. À l'issue de l'un d'eux, tu avais décidé de suivre dans le désert une troupe de passage. Rien ne pouvait te ressembler davantage ! Flairant le danger pour le « fumeur » que tu étais, et ennemi juré des drogues, ton ami inventa un stratagème : l'arrivée d'un télégramme signé de Margareth te priant de rentrer rapidement à Paris. Dans l'avion du retour, face à l'aveu de François-Marie, tu éclatas de rire, « de ce rire un peu grave », et tu pardonnas bien volontiers le subterfuge.

– On avait toujours un peu peur avec Pierre, qu'il dépasse subitement les bornes et qu'il se perde, avalé par les grands remous de la vie.

Ces anecdotes me plaisaient, j'avais le sentiment de retrouver celui que j'avais réellement connu. Ton ami François-Marie m'apprit encore avoir été à l'origine de ta rencontre avec Aragon à qui tu as dédié ton livre *Quelques messages personnels*, livre, m'a-t-il dit, que tu écrivis chez lui.

– Pierre était un marginal. Il était une sorte de frère très tendre qui riait beaucoup des libertés que j'avais avec des gens d'un autre âge. Tout cela l'amusait, lui qui avait connu avec

Marie-Laure de Noailles une faune fascinante, des artistes comme Salvador Dali, Man Ray, Buñuel, Max Ernst..

Nous avons bien sûr évoqué ton emprisonnement.

– Je crois qu’il y avait chez lui une attitude de rebelle et je pense qu’il n’a pas fait tout ce qu’il aurait fallu pour en sortir. Il était un acteur, il ne faut jamais oublier ça, et il avait là l’opportunité d’être un porte-drapeau de la révolte. Cela lui plaisait. Il y eut autour de cette affaire une immense publicité, l’injustice qui le conduisit en prison faisait de lui le prisonnier le plus populaire d’Italie.

Ce point de vue rejoignait en un sens celui de Philippe Garrel... Si beaucoup me parlèrent de l’amitié quasi silencieuse qu’ils eurent avec toi, ce ne fut pas le cas de François-Marie Banier avec lequel tu parlais de tout, avec lequel tu avais de grands fous rires. Il me dit avoir aimé ton immense beauté, « cette bouche comme une cerise, ses yeux très noirs, ce petit nez, ce petit Piero della Francesca avec de très belles épaules, des jambes un peu maigres, mais une manière très plaisante de se propulser dans la vie ». Pour finir, il eut une réflexion amusante qui me fit réfléchir :

– Il était, comme Johnny Depp aujourd’hui, un acteur qui a besoin de héros symboliques, qui draine les foules, un Zorro de l’écriture et de la folie créatrice.

Les portes battantes de la brasserie marchaient maintenant à plein régime, je n’avais pas remarqué que non loin de nous une femme regardait mon interlocuteur, lorsque nous nous levâmes, qu’il reprit son casque, elle s’adressa à lui et le retint un instant. En l’écoutant parler de toi, j’avais presque oublié que François-Marie Banier était lui aussi connu.

[Page 232]

Jean-Jacques Andrien est maintenant à Paris, où il s'entretient à nouveau avec Pierre. Malgré des contretemps financiers fâcheux, il se bat pour faire aboutir son projet. Clémenti, loin de s'affoler de ces embûches, n'envisage pas une seconde de revenir sur sa décision. Au contraire, il aime cette énergie tout entière focalisée sur un but dont Andrien ne démordra pas : faire son film dans les conditions où il l'entend.

– Pourquoi avoir fait de Pierre un journaliste voleur à la tire ? demande l'acteur.

– Parce que le sujet du film étant avant tout le rapport à l'autre, je trouve qu'il y a dans l'acte de voler à la tire une gestion de ce rapport, par la distraction, les attouchements, la pénétration de la zone de protection que possède chacun de nous. Attention, le vol à la tire ne doit pas être pris ici dans le sens « mafieux ».

– C'est une allégorie...

– C'est ça, oui.

Des séances préparatoires de travail ont lieu comme prévu à Paris, Pierre regarde attentivement les nombreuses photos de repérage prises par Jean-Jacques Andrien lors de son séjour en Tunisie, puis, relevant la tête, l'air grave, lui dit :

– Jean-Jacques, sais-tu que depuis mon séjour en prison et les problèmes que j'ai rencontrés en Italie, j'ai du mal à mémoriser ?

Le réalisateur s'en était aperçu, mais il tient à son interprète et réfléchit. Franck Venaille à son tour rencontre Pierre, assiste aux séances, apprend à le connaître. Ensemble ils décident que des monologues seront écrits à la fin du tournage... L'acteur

est à l'aise dans ce genre d'exercice qui lui permet de laisser libre cours à son talent. Le résultat sera magnifique, la sensibilité du comédien épouse les textes de l'écrivain et vice versa. Lors des premières séquences tournées en Belgique, Clémenti sort de son sac à malice quelque chose que personne n'attendait. Jean-Jacques est un tout jeune papa, fier et heureux de l'être, et Pierre aimerait participer à sa manière à l'arrivée de ce bébé. Assis sur un tabouret, il réfléchit pendant que l'intrépide Malcolm Djuric, son petit garçon dans le film, saisi par l'envie de sortir ce grand frère de ses méditations, s'empare du bonnet de l'acteur posé sur la table, le met sur sa tête et fait le pitre. Encore un de ces bonnets de Rose... Mais pourquoi les traîne-t-il partout ? Il se lève, court après l'enfant, attrape son bonnet et tiens ! La voilà l'idée, il en rit d'avance, il va tricoter de ses propres mains un bonnet pour Baptiste, un bonnet multicolore, comme l'arc-en-ciel. Médusés, les membres de l'équipe le regardent... Installé à l'écart entre les prises, sourire en coin manifestement amusé de l'effet qu'il produit, il tricote son bonnet. Un bonnet parfaitement réussi, conservé précieusement dans la malle aux souvenirs de son propriétaire.

Quant à dire que tout est idyllique... Il est des jours où l'on surprend Clémenti en train de sucer avec une certaine nervosité une pipe. Car oui, c'est étonnant, mais il a une pipe, une pipe normale comme en ont les fumeurs de pipe. Parfois, il porte plusieurs pull-overs l'un sur l'autre, qu'il ôte et remet, des écharpes aussi. Son air sombre et sa mâchoire contractée laissent supposer son désaccord quant à la scène qui doit se jouer. Andrien fait de grands gestes, défend son point de vue, Pierre écoute, baisse la tête, la relève, argumente et finit par

sourire. L'orage n'a pas eu lieu. Avec Malcolm, dit Dado, pas de problème, il est le seul à pouvoir contrôler l'énergie débordante du gamin, Pierre préfère avec lui jouer les grands frères plutôt que l'adulte censeur, il s'amuse de ce que l'enfant désire « être payé en animaux » pour ses prestations. Une prise réussie : un canari, une bonne répétition : un poisson rouge. Il l'aide en jouant à monter sa « ménagerie » jusqu'au jour où les caprices s'en mêlent :

– Maintenant, je veux une vache ou je ne joue pas !

Jean-Jacques et son acteur négocient : plusieurs canaris d'un seul coup et des colombes. Patient et joueur, Clémenti parvient à ramener l'enfant à la raison jusqu'à ce que s'achèvent ses prestations. Dado dit adieu à l'équipe et s'en retourne chez lui avec volière, aquarium et canaris.

Depuis la fin des années soixante, cette période où tous vivaient les uns chez les autres dans une espèce d'amour diffus entre la France et l'Italie, Pierre entretient avec Dominique Isserman une relation fraternelle à laquelle s'ajoutent tous ces bons souvenirs engrangés lors du tournage du *Loup des steppes*. Il aimerait que ce soit elle la photographe de plateau sur ce film, souhaite que l'on exauce bien volontiers. Le moment arrive enfin de s'envoler vers le Sud tunisien, Pierre se penche à nouveau sur les photos, il ne connaît pas cette région, mais ces masses rocheuses perdues au milieu de nulle part évoquent pour lui le désert californien et *La Chevauchée fantastique*. À Guermessa, situé dans la région de Foug-Tatahouine, au cœur des montagnes du Dahar, le jeune acteur s'enthousiasme devant la beauté aride de ce village troglodyte. Devant ses yeux, trois rangées parallèles de grottes taillées dans la masse

rocheuse et ouvertes sur ce que l'on pourrait appeler les trois rues étagées du village. La vie de ces fiers Berbères, leurs traditions culturelles et sociales, leur désir de demeurer en marge du monde et leur extrême indépendance éveillent au plus haut point sa curiosité. Ce qui lui plaît aussi, c'est qu'ils fassent partie de ces rares tribus nord-africaines que les troupes coloniales françaises et la Légion étrangère n'ont jamais pu « mater ». Il les aime déjà dans leur force si paisible et si fière... Dominique le constate une fois de plus, Pierre a cette faculté rare d'être heureux là où il se trouve, de penser où qu'il soit : Voilà, je suis là et c'est là et pas ailleurs qu'il se passe quelque chose. Alors que le gros de l'équipe est logé dans un hôtel à vingt-cinq kilomètres de là, Pierre manifeste le désir de rester au village en partageant la grotte de Jean-Jacques. Il souhaite plus que tout se fondre dans la vie de ces Berbères. Le feu qui l'anime, sa sincérité, son charme et le grand respect qu'il a d'autrui lui permettent de devenir l'ami de tous en quelques jours. D'eux, il n'attend rien, loin de lui l'idée d'exiger ou d'imposer quoi que ce soit sous le prétexte qu'il est Pierre Clémenti. Son sourire est comme un défi, son regard, son corps tout entier expriment ce qu'il y a de beauté dans la vie, cette beauté qu'il ne manque jamais de voir, de capter, de faire sienne, pour mieux la restituer à ceux qui ne la voient pas, alors, comme partout où il passe il a sa cour, on recherche sa compagnie. Voilà l'impression qu'il donne à ceux qui l'entourent. Sur le plateau, l'intelligence de l'acteur face à la caméra, son instinct, les prises réussies du premier coup impressionnent le réalisateur. Il y a chez lui quelque chose d'assez paradoxal et fascinant : une présence immédiate et

forte, et en même temps une sorte de détachement. Présence et absence... Une qualité exceptionnelle qui permet au spectateur une grande liberté de choix. Ce film sans aucun doute devra beaucoup à la présence de son acteur, pense encore Jean-Jacques Andrien qui ne peut s'empêcher de se demander pour quelle raison Pierre Clémenti a accepté de tourner avec lui, qu'il ne connaissait pas. Lui qui n'a réalisé que deux courts-métrages qu'il n'a pas même vus. La question le taraude, il a parfois le sentiment que l'acteur cherche dans ce dépaysement à fuir quelque chose, son passé peut-être ? Lui-même ? Il ne saurait dire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se comporte pas en homme qui a peur, non, mais plutôt en homme qui chercherait à s'éloigner pour atteindre autre chose... En homme qui peut-être ne trouve sa plénitude que dans les déplacements.

Dans ce village il est à l'aise et se sent bien. La nuit venue il aime parfois s'isoler, marcher au hasard en regardant les étoiles, il écrit, dessine et lit toujours, notamment *L'Orient second* de Jacques Berque, orientaliste et professeur au Collège de France, traducteur du Coran et grand poète très attaché au rapprochement des cultures. Dans la journée Dominique Isserman se déplace avec ses appareils, chaussée de hautes bottes et vêtue de djellabas. Tous portent de hautes bottes d'ailleurs dans ce village infesté de scorpions. Dès leur arrivée ils ont été prévenus du danger, chaque année leur venin entraîne le décès d'enfants insoucians. Alors que fait Pierre ? On dirait que parfois il prend un malin plaisir à braver le danger en feignant d'ignorer leur présence... Il se moque des scorpions, s'amuse avec les sauterelles qu'il pose sur le dos de sa

main pour mieux les observer. Des habitants du village, Pierre veut apprendre ce qu'ils ont à lui enseigner, pénétrer au cœur de leur culture, se mettre au diapason. Les dîners sont modestes et ne comportent qu'exceptionnellement de la viande, mais ils sonnent souvent l'heure de la fête, ce dont Pierre se réjouit. Les villageois dressent pour eux des tables de fortune, d'anciens jerricans vestiges de l'occupation allemande sur lesquels ils posent les assiettes. Le repas achevé, comme par enchantement les tables deviennent des tambourins sous les mains expertes des Berbères. Certains soirs, pris dans cette ambiance étrange au cœur du désert, Pierre s'enflamme :

– Un rythme maraboutique hadra ! Une transe !

Une transe à laquelle, avide d'expériences nouvelles, il aimerait se mêler. Mais rien à faire, malgré ses efforts il n'y parvient pas, et son impuissance à les rejoindre le remplit de tristesse. On dit que les femmes trouvent un équilibre dans cette musique magico-religieuse. Pourquoi moi qui n'ai jamais renié Dieu ne puis-je accéder à cet au-delà quand même les enfants y parviennent ? Tard dans la nuit, il a avec Jean-Jacques de longues conversations philosophiques et religieuses. Il parle aussi de la guerre du Vietnam achevée l'année précédente, et sur laquelle il a des positions très nettes et réfléchies, puis il revient au film, le questionne sur les personnages et sa manière de les mettre en scène. À travers ces expériences et ces échanges, l'acteur semble chercher des réponses aux questions essentielles qu'il se pose. Il cherche aussi à reconstruire morceau par morceau le personnage de Salah, son ami dans le film, à en pénétrer le mystère, bien que lui soit Pierre, l'Européen. Cette aventure lui plaît, pourtant le sort semble s'acharner sur lui, quelque'un

quelque part cherche à le détruire en venant le cueillir jusqu'ici. Ainsi ce jour où, tranquillement installé à l'hôtel Bourguiba, il prend un café en compagnie du producteur et de son réalisateur lorsque trois policiers se présentent et exigent, sachant manifestement qu'il ne l'a pas sur lui, son passeport. La prison est à deux pas et s'il ne présente pas sur-le-champ ses papiers, il n'en faudra pas davantage pour qu'il aille faire un tour là-bas, il le sait. Un ami témoin de la scène vient faire diversion pendant que Jean-Jacques file récupérer le passeport de son acteur à l'hôtel. L'affaire est close, jusqu'à la prochaine tentative de le prendre en faute. Ils y parviendront, Andrien et son producteur devront batailler pour sa remise en liberté. Est-il surveillé par Interpol ? En Italie, c'est probablement à ses idées anarchistes qu'il dut d'avoir payé plus que d'autres une malheureuse affaire de drogue. On entendit même parler à son sujet de sympathie avec les Brigades rouges ! Dieu que ces ON peuvent être grotesques... Pierre n'est « politique » que dans sa façon de vivre, jamais il n'a appartenu à aucun clan. Sans doute a-t-il dans sa manière d'exister le tort de représenter à la fois, et plus qu'un autre, le reflet de son époque prise entre le grand espoir très concret de 68 et la désillusion en revers. Sans doute a-t-il le tort d'en manifester les attentes avec l'éloquence dont il sait faire preuve, a-t-il le tort aussi de les concrétiser dans ce qu'il y a de meilleur et de pire. À Rome, de nombreux jeunes gens s'identifiaient à lui, il était, il est... magnétique ! Magnétique, donc dangereux.

Depuis son retour en France Clémenti est surveillé par la police, son téléphone est mis sur écoutes et il doit régulièrement faire acte de présence au commissariat. Ses décla-

rations intempestives à la presse, certaines de ses relations suffisent à le maintenir dans le collimateur... Non, tout le monde n'a pas le droit de dire ce qu'il pense ! Après les Brigades rouges va-t-on laisser supposer qu'il a des contacts avec les membres d'Action directe ? Un comble pour lui qui met les pouvoirs politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche, dans le même panier. Un panier dont il n'a rien à faire pour transporter ses propres idées sur la société. Il avait espéré, en se jetant dans le travail, retrouver un semblant de paix mais ce n'était qu'un rêve, il se sent traqué où qu'il aille, il n'en peut plus.

– Jean-Jacques, peux-tu me cacher un moment chez toi à Bruxelles ? Je ne peux pas rentrer en France en ce moment.

– Mais pour quelle raison, Pierre ?

– Oh ! c'est en rapport avec l'Italie...

Telle est la seule explication qu'il donnera à son ami. Cette demande étonnante a lieu dès le tournage terminé, le réalisateur accepte sans comprendre ce que son acteur cherche à fuir, a-t-il peur d'une vengeance ? Est-il à ce point traqué ? Jean-Jacques tente encore d'obtenir un début de confiance mais sans succès si ce n'est un geste apaisant d'une main venue à la rencontre de la sienne. Assis à l'abri de sa grotte Pierre s'évade, allonge ses longues jambes revêtues d'un pantalon de toile poussiéreux. À cet instant il aimerait voir disparaître tout ce matériel, le travelling, la caméra Mitchell, il n'aimerait rien tant que rester là entouré de ses livres et de ses cahiers témoins page après page de ses angoisses, de ses doutes et de ses évasions... Certains jours pourtant, celui qui lirait par-dessus son épaule pourrait penser qu'il avait en se levant dévoré le soleil, qu'il n'avait vu dans les étoiles que promesses.

Le film est achevé, Pierre trouve refuge dans la maison de son ami. Il passe à Bruxelles, dans le paisible quartier de Boisfort aux avenues bordées de cerisiers du Japon, deux mois à écrire, à lire, à dessiner. Il suit de près le montage du *Fils d'Amr est mort*, discute de la bande-son sur laquelle ils n'ont pas exactement le même point de vue, puis il montre à Jean-Jacques les films qu'il tourne année après année et qui mettent en avant une façon de monter très particulière...

– Tu ne ferais pas plutôt ça ? s'enquiert Andrien.

– Non, non ! Je tiens à ce que mes flashes restent des flashes autonomes. N'oublie pas que ce sont des fragments, que ce doit être déstructuré.

De longues discussions de cinéaste à cinéaste s'ensuivent, chacun écoutant l'autre avec intérêt, jusqu'au jour où Pierre décide de regagner la France. Profondément reconnaissant envers son hôte, il lui offre une toile réalisée à Rome alors qu'il était en prison : la mise en scène de son procès. Il n'y a pas pour lui de cadeaux plus sincères que d'offrir des petits morceaux de soi. L'aventure terminée, *Le fils d'Amr est mort* est sélectionné dans de nombreux festivals où il rencontre succès et récompenses parmi lesquelles le Grand Prix du festival de Locarno de 1975. Les critiques l'encensent : « Incroyablement beau, invraisemblablement intelligent », « Le cinéma belge trouve un joyau », « Une œuvre poétique d'une grande intensité ». Partout Pierre est invité, sa prestation saluée, mais nulle part il n'accepte d'aller, pas même à Locarno. Pour quelle raison profonde refuse-t-il de participer au succès de ce film qu'il dit aimer ? Pour quelle raison refuse-t-il ces hommages ? Jean-Jacques n'aura jamais de véritable

réponse à sa question et Pierre s'en va, simplement heureux d'avoir participé à une telle œuvre, heureux de ne s'être pas trompé, d'avoir suivi son instinct et d'avoir fait confiance. Heureux, peut-être pas... Un acteur s'en va toujours... Et lui s'en va jouer saint Just dans *Les Apprentis sorciers*, de l'Argentin Edgardo Cozarinsky. Une sombre histoire de mallette et d'espions à laquelle se mêlent des répétitions de *La Mort de Danton* adaptée à la réalité sud-américaine. Zouzou, Marie-France Pisier, Dennis Hopper, Niels Arestrup, Jean-Pierre Kalfon, Raoul Ruiz... L'affiche est belle et lui est le révolutionnaire, « l'archange de la terreur ». *L'Affiche rouge*, de Franck Cassenti, met en scène une troupe de comédiens montant un spectacle à la mémoire du groupe Manouchian, à la Cartoucherie de Vincennes. Prix Jean Vigo du meilleur film français en 1976, le film s'articule autour des mots « souvenir » et « sacrifices ». Quel est le sens profond de ces mots ? Pierre participe aux *Rendez-vous du dimanche* de Michel Drucker aux côtés de son réalisateur pour tenter d'y répondre, ainsi qu'à *Midi Première* et *Restez donc avec nous le lundi* présenté par William Leymergie en direct de Cannes. Plus tard, en novembre, il vient parler du film dans l'émission d'André Labarthe *Écran blanc rideau rouge*. Cohérent, Pierre Clémenti suit sa route au mépris de ce que l'on aimerait lui faire jouer, ou lui faire dire... À moins que...

Les photos... Indispensable, les photos, on ne les regarde jamais assez lorsque l'on décide d'évoquer la vie de quelqu'un. Par terre, sur le bureau, je les étale autour de moi une fois de plus. Certaines n'ont aucune référence et je dois, pour tenter

Mes pensées vagabondent, m'éloignant puis me rapprochant de toi. Quel mystère que la pensée lorsqu'elle décide de prendre la clé des champs. Pourquoi me revient à l'esprit ce jour de 1998 où, assis au bord du lit, tu avais noté d'acheter *Les Ténèbres d'un été* de Takeshi Kaikô, ainsi que *Le Voleur dans la maison vide* de Revel ? Tu étais passé à l'appartement où, venant d'Amsterdam, j'étais moi-même de passage pour quelques jours. Je pense à mes échanges avec Jean Duvignaud. J'ignore si tu le connais, peut-être as-tu lu certains de ses ouvrages ?

– Je reviens d'un songe... Tu me passes le volant ?

– Si tu veux, justement je pensais à quelque chose, j'ai une lettre dans le dossier, là, sur le siège arrière. J'aimerais te la lire...

– Une lettre de qui, bébé ?

– De Jean Duvignaud, un sociologue, président d'honneur de la Maison des cultures du monde. Tu le connais ?

– Non, mais Jean-Jacques Andrien lisait ses livres, il m'en parlait beaucoup, il me parlait de *Chebika* je me souviens...

– Je lui ai envoyé *Quelques messages personnels*, je désirais avoir son ressenti. Voilà comment commence sa lettre :

Et d'abord, ce livre, *Quelques messages personnels* : un écrivain véritable. Un art du constat, hors de toute rhétorique ou complaisance. La prison romaine n'est pas un banal témoignage, une plainte, un cri, mais l'évidente révélation d'une mise en scène falsifiée de la vie. Prolongeant une réponse de

Buñuel sur les « routes » ouvertes par ses films dont on imagine qu'elles « servent » à quelque chose : marcher... à rien, « à marcher... à te faire parcourir un périple sans commencement ni fin, au cœur d'un pays qui te semble familier mais que tu ne parviens pas à connaître, à te faire tourner en rond autour de ta propre vérité cachée ». Cette vérité cachée qu'il cherche lui, Clémenti, à travers le jeu de l'acteur et de la fiction. Un écrivain a disparu en 1999. A-t-il laissé d'autres textes ? Un de ses contemporains, Georges Perec, lui aussi a tourné en rond autour de sa propre vérité cachée, par d'autres moyens. D'autres aussi que l'on ne peut réduire à des classements d'école ou de manuels et dans tous les « genres » de la création se sont alors affirmés, bien au-delà du psychodrame de 68, et des « idéologies » : non la découverte de l'absurde, cher aux philosophes, mais l'affrontement avec le rien.

Il raconte aussi qu'un soir il t'a vu parler avec Adamov à la Rhumerie martiniquaise et qu'il t'avait trouvé amaigri et comme halluciné d'une fougue intérieure. Lui aussi explique que tu faisais penser à Artaud : même hargne contre la banale oppression de l'ordinaire, même confus désir de faire de soi l'instrument d'une recherche infinie. Et de jeter au regard des autres sur les écrans ou la scène, par le jeu du corps, l'énigme d'une réponse à une question que nul ne se pose. Il termine sur ces mots :

Pour le reste... je n'ai vu Clémenti qu'au cinéma... Un jour, chez Roger Blin, rue Saint-Honoré, Beckett a évoqué le nom de Clémenti, au nom de cette « littéralité » qui permet de dire par le geste et la voix ce que parfois le texte ne peut manifester... Une fois encore, il a été question d'Artaud.